DISCOURS

SUR

L'ÉTABLISSEMENT ET LE PLAN

D'UNE

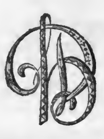
BIBLIOTHÈQUE NOSOCOMIALE

ET DE FASTES ÉPIDÉMIQUES,

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES EN MÉDECINE ET EN CHIRURGIE DES HOSPICES CIVILS DE PARIS, LE 31 DÉCEMBRE 1818;

PAR J.-C.-A. RECAMIER,

Médecin de l'Hôtel-Dieu.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD
(née VALLAT LA CHAPELLE),
Imprimeur des Hôpitaux et Hospices civils de Paris,
rue de l'Éperon-Saint-André-des-Arcs, n° 7.

JANVIER 1819.

DISCOURS

SUR

L'ÉTABLISSEMENT ET LE PLAN

D'UNE

BIBLIOTHÈQUE NOSOCOMIALE

ET DE FASTES ÉPIDÉMIQUES,

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES EN MÉDECINE ET EN CHIRURGIE DES HOSPICES CIVILS DE PARIS, LE 31 DÉCEMBRE 1818.

MESSIEURS,

Organe du Jury chargé de l'examen des registres pathologiques des Hôpitaux, je dois proclamer ses décisions, et faire connaître ses sentimens sur les instituteurs des flatteuses récompenses qui vont être distribuées ; je dis donc, Messieurs, au nom de l'humanité et de mes estimables collègues,

honneur au Conseil général pour ses vues grandes et généreuses, et pour ses mesures bienfaisantes et paternelles dans l'administration qui lui est confiée; j'ajoute en particulier reconnaissance pour ses efforts continuels à faire coopérer au service des Hôpitaux les étudians les plus capables d'en seconder les chefs, et de prendre part à l'exploitation de la mine féconde des faits pratiques qui s'y accumulent chaque jour.

Au nom du Conseil général, je promets bienveillance et encouragement à tous ceux de MM. les élèves dont l'exactitude, le zèle et la bonne conduite ne se sont pas démentis; mais j'annonce sur-tout les honneurs du mérite couronné à ceux qui, par des travaux quelquefois fastidieux par leur monotonie, souvent pénibles par leur étendue, mais toujours honorables par leur motif et leur objet, se sont conformés aux intentions du Conseil avec une docilité et une émulation d'autant plus louables, que l'utilité du travail demandé peut n'avoir pas été généralement sentie.

Je crois entrer dans les vues du Conseil en consacrant quelques momens à examiner de quelle importance peut être ou devenir la bonne tenue des registres des maladies dans les Hôpitaux, et les tableaux auxquels ils peuvent servir de base. Si je réussis à faire bien comprendre les avantages gé-

néraux de ce travail, chaque collaborateur convaincu y mettra plus de zèle, de soin, d'exactitude et de suite, et peut-être même trouvera du plaisir à fournir le tribut facile de son labeur particulier.

Pour mieux faire entendre ma pensée, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur quelques causes d'erreur dans les sciences d'observation en général, et dans la science médicale en particulier.

Première Partie.

§. I.

Les travaux des auteurs anciens et modernes ont tellement reculé les limites des connaissances médicales, et leur étude embrasse aujourd'hui tant d'objets, que si l'on veut en rechercher les caractères, les rapports et les différences également variés, mobiles et difficiles à saisir, ou pénétrer dans l'obscurité des causes et du mécanisme accessible des maladies, ou qu'on essaie de prendre connaissance du nombre des agens thérapentiques, et de se faire la plus légère idée de la diversité de leurs effets selon les circonstances et les sujets, la multitude des difficultés devient accablante, et on ne peut, dans les premiers momens, envisager la

science que comme un véritable chaos. D'autre part, l'étendue actuelle de l'horizon littéraire en médecine place l'élève dans un labyrinthe inextricable, pour les routes duquel il est forcé de demander un fil à ceux qui l'ont devancé.

L'inexpérience des commençans, ainsi que les difficultés et les obscurités de la science, veulent donc des maîtres dans l'étude de la médecine. L'élève, avant de juger par lui-même, est donc condamné à demander des avis, et sur-tout à recevoir des impressions étrangères. De qui les recevra-t-il ? denx sortes de maîtres se présentent.

D'une part, avec Hippocrate, Duret, Baillou et autres, on distingue les hommes sages et éclectiques, investigateurs patiens des lois de la nature, et justes appréciateurs du pouvoir de l'art, dont ils reculent les limites et tracent l'histoire fidèle. De l'autre part, on entend le bruit et les clameurs des enthousiastes sans discernement de tous les temps et de tous les pays, des Thessalus, des Vanhelmonts, des Paracelses, dont l'impatiente imagination veut deviner la marche de la nature qu'ils ignorent, comme les ressources de l'art qu'ils travestissent.

Les premiers, calmes défenseurs de la vérité depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, conservent précieusement la tradition de la saine doctrine. Comme

leur père, ils n'ont pas tout observé, et ne sauraient tout montrer ; mais ils enseignent la meilleure manière d'étudier et de rapprocher les faits pour en tirer les conséquences-pratiques les plus certaines et les plus utiles. Les seconds, propagateurs bruyans de leurs illusions, confondant des aperçus isolés ou fugitifs, qui n'ont point subi l'épreuve ou obtenu la sanction du temps, avec les résultats d'une expérience lentement mûrie dans la méditation, méconnaissent ce qu'ils doivent à leurs devanciers, et se persuadent follement que, seuls, ils ont tout et bien observé.

Les discours des premiers, dictés par un esprit de réserve et appuyés sur une logique sévère, parlent à l'entendement par des dissertations savantes qui chassent souvent le doute, mais aussi l'appellent quelquefois, et produisent toujours les fruits d'une science modeste parce qu'elle est profonde : ils montrent les aspérités de l'art, mais ils les aplanissent par leurs découvertes qui l'étendent et le perfectionnent; ils exposent les difficultés de la science, mais ils apprennent à les résoudre par des méthodes ingénieuses propices à l'entendement et secourables à la mémoire. Chacun d'eux dit avec Klein (Præf. int. clin.): *nec ab antiquis sum, nec à novis; utrosque, ubi veritatem colunt, sequor*). Le verbiage des seconds, inspiré par la présomption et

rempli d'assertions sans preuves, s'adresse aux passions par des déclamations incohérentes, et ne développe que les fruits pernicieux d'une déplorable et arrogante ignorance. A les entendre, jusqu'à eux l'art est resté dans l'enfance, et la science attendait la venue de ces énergumènes pour parvenir à sa maturité. Ils parlent beaucoup de simplifier la pratique de l'art, quand ils l'exténuent en la réduisant à quelques procédés isolés : ils promettent sans cesse de faciliter l'étude d'une science qu'ils anéantissent en l'ensevelissant dans certaines idées exclusives qui les obsèdent, et qui, adoptées, ferment pour toujours les longues mais inévitables avenues d'une véritable instruction aux plus crédules de leurs auditeurs, dupes volontaires de ce protocole suranné du charlatanisme dogmatique. Ils ne rougissent même pas de transformer les réunions de leurs adeptes en école d'exagération et de calomnies, où les sorties les plus inconvenantes salissent les oreilles délicates que la curiosité ou le hasard y conduisent.

Les ouvrages des premiers, sortis d'un esprit juste et sage, sont les résultats de l'observation, les remparts de la saine doctrine, l'honneur de leur âge, et la lumière des siècles suivans. Les principes solides sur lesquels ils reposent, fournissent eux-mêmes les moyens d'effacer les taches qui peuvent

s'y rencontrer, comme dans tous les produits de l'intelligence humaine. Lorsqu'ils examinent et jugent les opinions des autres, ils le font avec réserve, sans offenser les personnes; leur équité bienveillante et éclairée faisant la juste part aux vérités découvertes ou mieux développées, et aux erreurs échappées à l'auteur ou relatives à son temps, guérit la plaie d'une critique mesurée et parfois nécessaire, par le baume consolant d'éloges mérités et volontiers distribués.

Les écrits des seconds, échappés de leurs cerveaux échauffés, ressemblent plutôt à des diatribes ou à des libelles qu'à des ouvrages scientifiques, et deviennent tôt ou tard l'opprobre de leurs auteurs. Ainsi Paracelse, dans son délire, s'écriait qu'il fallait brûler tous les livres de médecine excepté le sien, que la plupart d'entre vous ne connaîtront probablement jamais. Imaginant s'agrandir de ce qu'ils enlèvent aux autres, rien n'est sacré pour eux; des ouvrages profonds, d'un mérite et d'une utilité reconnus, des travaux et des services importans qui ont placé leurs auteurs sur le glorieux piédestal d'une considération générale, ne sauraient trouver grâce devant ces fougueux aristarques. Se faisant d'une satire injurieuse un fragile tréteau qui ne peut résister au souffle du bon goût, ils tombent tôt ou tard dans l'oubli avec leurs opinions décriées

par leur exagération. S'il leur est échappé quelque heureuse idée, elle reste stérile au milieu des sophismes et des erreurs qui servent de bases à leurs productions littéraires, et ne devient féconde que sous la plume des bons esprits, qui l'apprécient à sa valeur, s'en emparent, se l'approprient, la mettent en œuvre d'une manière utile, et prenant dans l'estime de leurs contemporains la place qu'ils pouvaient occuper, les supplantent dans la célébrité qu'ils ont ambitionnée, mais dont ils n'ont pas connu les routes honorables.

Dans leurs rapports, ceux-là payent volontiers à leurs confrères le même tribut d'indulgence dont ils savent parfaitement avoir besoin pour eux-mêmes : ils n'ignorent pas qu'ils peuvent se tromper; en conséquence ils écoutent attentivement, ils pèsent avec sagesse, et utilisent tout avec bonne foi. Ceux-ci au contraire, sur-tout occupés du triomphe de leurs idées favorites, se montrent, dans les conférences médicales, bien plus empressés à la défense obstinée de la méthode qu'ils préconisent, ou à la critique aisée de ce qui a été auparavant entrepris, qu'à la recherche souvent si difficile de ce qui reste à faire. Les disciples éclairés des premiers ont toujours été la sauve-garde de la société dans ses infirmités, comme les seconds en ont toujours été le fléau.

Tels sont les hommes que nous montre l'histoire

de la médecine dans tous les temps. Jeunes étudians, avides d'une instruction solide, examinez quelle autorité doit vous conduire, et choisissez entre la vérité et l'erreur.

La vérité est dans cette puissance créatrice, douce et continue, qui, dans nos campagnes, fait végéter les plantes destinées à l'entretien de notre économie physique, comme dans le domaine des sciences, elle fait germer, croître et mûrir les idées saines qui sont la vie de l'entendement ; l'erreur, au contraire, est, dans ce pouvoir irrégulier, orageux et destructeur, à qui il est quelquefois permis de tromper notre esprit par nos sens, et, dans les sciences comme dans la nature, d'opérer un bouleversement éphémère.

§. II.

L'art est long, très-long, Messieurs, parce qu'il recommence pour chacun de ceux qui l'étudient avec un succès proportionné à ses facultés, et relatif aux circonstances dans lesquelles il se trouve placé. C'est donc avec raison qu'Hippocrate commence ses Aphorismes révérés de tous les siècles, en proclamant l'étendue de l'art, *ars longa*, la brièveté de la vie, *vita brevis*, l'impuissance de nos facultés, *judicium difficile*, *experimentum periculosum*. En

effet, chacun de nous, échappé des bancs d'une Faculté et de la tutelle d'un maître, observe dans la sphère de son activité : malheur à celui qui n'en sort jamais pour entrer dans celle des autres ; en comparant ses observations aux leurs, il risque de généraliser des faits qui ne sont que particuliers, et de faire reposer toute sa doctrine, et, qui pis est, toute sa pratique, sur des suppositions purement chimériques, qui le resserrent et l'arrêtent dans le cercle étroit de ses conceptions particulières ; heureuse encore la société, lorsque la vanité de quelques idées prétendues nouvelles et un entêtement opiniâtre ne rendent pas incurables ces sortes de mélancolies médicales.

§. III.

Si on porte son attention sur la difficulté de mettre une exactitude convenable dans l'appréciation des faits, d'opérer leur rapprochement avec la justesse désirable, d'en tirer les conséquences avec la sagacité si nécessaire, et enfin d'apporter dans les applications pratiques la prudence si indispensable, on verra se multiplier les causes d'erreur, et sur-tout, si l'on réfléchit à la constitution de l'esprit humain.

L'homme rentrant en lui-même, y trouve une puissance d'autant plus grande, qu'il est secondé

par une imagination plus brillante : tout cède à ses efforts, tout s'arrange au gré de ses désirs ; il créerait au besoin un monde tout entier. Mais sitôt que, sortant de lui-même, il apporte à une exploration rigoureuse des sens fréquemment infidèles et prompts à se fatiguer ; sitôt qu'il applique à des méditations soutenues une attention toujours difficile à fixer, et qui souvent se préoccupe, il sent péniblement son insuffisance pour conquérir des faits parfaitement exacts, et pour arriver à des résultats complétement satisfaisans. Alors sa paresse naturelle l'arrête ; il se dégoûte, et quitte souvent les routes certaines de l'observation pour s'égarer dans les régions fantastiques des hypothèses, à moins qu'un goût invariable pour la recherche du vrai, un jugement sain, une patience infatigable et un courage à toute épreuve, ne le rendent toujours indépendant des écarts de son imagination, et ne le placent constamment au-dessus des difficultés du travail, et parfois même de ses intérêts. Les bornes de l'esprit humain ne lui permettent pas, au premier abord, de saisir à-la-fois tous les objets cachés dans les profondeurs des sciences ; il lui faut, dans sa marche ordinaire, un temps plus ou moins long, dont le génie et l'enthousiasme cherchent également à s'affranchir, mais avec des résultats bien différens. En effet, dans son

étendue illimitée, chaque science est comparable à une vaste mais sombre galerie, dans laquelle sont exposés les plus précieux tableaux, qui apparaissent et brillent incontinent à la clarté du génie, mais ne se montrent que successivement aux yeux des observateurs, dont les travaux soulèvent le voile du demi-jour qui les dérobe à la vue des hommes inattentifs, qui ne portent qu'un regard distrait dans le vestibule du palais des arts.

Là le génie dans sa puissance regarde, distingue, apprécie, juge, rapproche, sépare, coordonne et maîtrise en souverain tous les objets dont il embrasse l'ensemble, et saisit, sans les confondre, leurs rapports et leurs différences. Là aussi l'enthousiasme, dans sa faiblesse présomptueuse, croit voir où il ne regarde point, distinguer où il n'apprécie rien, juger où il ne compare pas, rapprocher où il confond, séparer où il désunit, coordonner où il bouleverse, et maîtriser enfin lorsqu'il est lui-même subjugué par quelque idée dominante et rétrécie, dont le prisme trompeur lui dérobe l'ensemble des objets, et brouille pour lui leurs rapports et leurs différences.

C'est dans les obscurités des sciences qu'on voit le génie triomphant des difficultés, éclairer et devancer les siècles, rallier à son flambeau les hommes sensés, et les associer à ses succès et à sa

gloire. L'enthousiasme téméraire s'élance pareillement à travers les obstacles, et, déçu lui-même par la lumière trompeuse de la torche qu'il agite, il égare en même temps la foule insensée qui se précipite sur ses traces, et lui fait partager ses chutes et son déshonneur.

S'il entrait dans mon plan d'analyser ici l'histoire des hypothèses qui ont tour-à-tour défiguré la médecine depuis les temps anciens jusqu'aux temps modernes, je ferais voir que tous les systèmes partent de quelques faits particuliers dont l'enthousiasme abuse; et il est ordinaire qu'après avoir donné dans un extrême, l'esprit humain se jette dans un extrême opposé : c'est ainsi que le solidisme absolu et insoutenable engendra, par son excès, l'humorisme exclusif, autre excès aussi peu raisonnable qu'on a vu se reproduire dans la suite sous diverses couleurs.

Dans les derniers siècles, les théories des Animistes, fondées sur quelques faits mal interprétés, et bientôt reconnus inexacts et insuffisans, donnèrent naissance aux hypothèses mécaniques, chimiques, hydrauliques, spasmodiques, sympathiques et autres, et se sont toutes évanouies devant les progrès de la physiologie. Dans le dernier siècle, les opinions de Brown restèrent ensevelies dans son Opuscule jusqu'au moment où elles en

furent exhumées par M. Joseph Frank, savant profond, qui a donné ensuite le noble exemple d'une rétractation publique qui lui a mérité l'estime générale. Peut-être quelque jour fera-t on sortir aussi de l'oubli les Théories sympathiques de Darwin avec des modifications. Il manque en effet encore un système où l'on refuse à certains organes la faculté des maladies idiopathiques, pour l'accorder à d'autres d'une manière arbitraire et exclusive. Au reste, d'après la marche de l'esprit humain, il ne serait pas impossible qne nous fussions condamnés à voir les généralisateurs brownistes remplacés par des localisateurs assez intrépides pour braver les leçons du passé, et l'évidence des faits les plus nombreux et les plus authentiques.

Tous les systèmes hypothétiques ont péri avec une promptitude croissante en proportion des progrès des sciences d'observation, et au milieu de la ruine générale de ces frêles édifices de l'imagination, je ne vois d'inébranlable que l'antique doctrine de l'oracle de Cos. Si contre toute attente il arrivait qu'une erreur, germant dans quelques têtes irréfléchies, vînt à infecter des hommes sensés, et même à prévaloir en apparence, la vérité dans son exil trouverait un refuge assuré dans le bon esprit du corps des médecins de Paris, d'où, après les jours comptés pour le règne des illusions, on la ver-

rait sortir triomphante et reprendre dans la science son empire bienfaisant et légitime.

Deuxième Partie.

Après avoir examiné les causes d'erreur inoculées par les maîtres, présentées par les circonstances ou nées des difficultés de l'observation, on sent vivement la presque impossibilité d'y trouver un remède efficace. Cependant on conçoit que, dans une ville comme Paris, offrant toutes les expositions et tous les genres d'habitation, toutes les classes de la société, tous les états, toutes les situations de la vie, toutes les passions, tous les régimes, tous les costumes, toutes les gymnastiques, tous les excès, toutes les privations, toutes les nations même; on conçoit, dis-je, que, s'il existait un répertoire général de toutes les maladies régnantes, fait de manière à pouvoir être facilement compulsé, il ne serait plus au pouvoir d'aucun individu de persuader que des observations particulières sont générales, ni que des faits passagers sont permanens: car cette cause d'erreur trouverait dans la mesure dont je parle une barrière insurmontable, qui ferait retomber immédiatement sur son auteur la témérité de toute assertion hasardée sur la constance ou la généralité d'un fait pathologique, qu'il deviendrait facile de

prouver n'avoir eu lieu que dans un temps ou dans des circonstances donnés.

Tel est un premier point de vue duquel on pourrait considérer les fastes nosocomiaux comme la pierre de touche des assertions particulières sur les faits d'anatomie pathologique.

Mais il est un autre point de vue qui présente un objet bien plus important encore. Les constitutions épidémiques changent, se succèdent et avec des apparences quelquefois semblables, demandent cependant un traitement différent; sans quoi elles deviennent meurtrières, comme nous l'avons vu en 1803 et 1804, époque à laquelle recommencèrent en Europe des éruptions aphtheuses intestinales, souvent suivies par des ulcérations funestes qui furent fatales à beaucoup de monde, comme dès-lors je ne cessai de le signaler dans mes cours publics. Dans le même temps et plus tard on a vu des phlegmasies catarrhales de la muqueuse gastrique et intestinale coexister avec les aphthes, quoique avec moins de danger dans plusieurs années, et sur-tout en 1806, 1811 et 1816, où les aphthes ont encore dominé jusques en 1817 et 1818, où le caractère et la forme catarrhale de l'inflammation ont pris le dessus.

Tous les fastes épidémiques qui nous restent de l'antiquité, depuis Hippocrate et Baillou jusqu'à Sydenham, Roederer, Plenciz, Finke, Tissot, Stoll, etc.,

démontrent que le caractère des maladies régnantes éprouve des modifications par divers météores, par les saisons et par la succession des années, et qu'il est, comme Sydenham, Stoll et plusieurs autres l'ont remarqué, des constitutions épidémiques qui restent stationnaires quelquefois pendant plusieurs années, malgré diverses maladies intercurrentes qui en reçoivent le cachet. Cela étant donné, qui ne sentira l'avantage de pouvoir faire immédiatement connaître la nature, les caractères et les variations des affections annuelles ou stationnaires qui pourront s'asservir des maladies intercurrentes locales, dont la marche et le traitement seront modifiés par elles, comme les leurs éprouveront aussi diverses modifications par cette coïncidence? Préoccupé de quelques faits particuliers, Dehaen adopte, préconise, généralise et conserve l'usage de la saignée même dans les affections bilieuses. D'un esprit plns vaste et d'un jugement plus sûr, Stoll sur le même théâtre, mais dans des circonstances différentes, obtient les effets les plus heureux des éméto-catarthiques dans des affections bilieuses même très-compliquées : plus tard la constitution épidémique change, quoique l'aspect bilieux subsiste, et Stoll saigne avec un succès exclusif (*adfuêre saburralia signa multa, et tamen profuêre anti-phlogistica sola*). Mais la constitution ayant de nouveau changé,

il revient aux évacuans des premières voies en observateur indépendant; et alors on voit les esquinancies, les phrénésies, les pleurésies, les péripneumonies, les hémoptysies, même les plus menaçantes, exaspérées par la saignée, céder aux éméto-catarthiques; et cet excellent observateur, comme Finke et Tissot par les mêmes procédés, multiplie ses bienfaits avec ses succès. L'un reste enlacé dans une idée exclusive; l'autre, nouveau Sydenham, se conforme aux constitutions épidémiques et aux circonstances.

L'opinion de quelques dénégateurs isolés forma-t-elle jamais un préjugé raisonnable contre la certitude des crises dans les maladies ou contre l'existence des maladies épidémiques que nous voyons si manifestement commencer, régner, sévir, décroître et finir parmi nous tantôt avec une durée annuelle ou stationnaire, et tantôt avec une apparition simplement intercurrente ou épisodique? Ceux qui les ont niées avec tant de chaleur, n'ont prouvé que leur impuissance à observer avec quelque exactitude, en cherchant à faire croire à l'absence de ce qu'ils méconnaissaient.

A l'aurore de l'histoire des maladies populaires, les épidémiques d'Hippocrate lui ont acquis l'admiration de la postérité, comme dans ces derniers siècles les travaux de Baillou et de Sydenham leur ont mérité notre reconnaissance. Les histoires des

épidémies tracées par Wagler et par Sarcone resteront, malgré l'embarras et les taches qu'on y remarque. La précision des pinceaux de Mertens et de Tissot dans leurs descriptions, ne sera jamais oubliée, et la postérité se souviendra de la fidélité des tableaux de Stoll.

L'étude la plus superficielle des maladies épidémiques portera, je pense, jusqu'à l'évidence la vérité de ces deux assertions :

1°. Il y a des maladies épidémiques :

2°. Il est de la plus haute importance que tous les médecins soient instruits le plus promptement possible du caractère des maladies régnantes, et de la méthode qui réussit le mieux dans leur traitement.

Ces deux propositions incontestables, une fois admises, je soutiens qu'il est possible d'arriver à faire connaître rapidement à tous les gens de l'art le caractère des maladies régnantes et le traitement qui leur convient le mieux.

Je m'expliquerai d'autant plus volontiers sur cet objet que le conseil, en me faisant l'honneur de me nommer membre d'une commission qui doit lui faire un rapport sur la tenue des registres des Hôpitaux, provoque d'une manière plus particulière l'expression de ma pensée. Or, voici comment je conçois

qu'on peut rendre très-profitable à la société un travail jusqu'à présent sans avantage pour elle.

On pourrait continuer la tenue des registres administratifs, en se bornant à y consigner ce qui est nécessaire à l'Administration, aux tableaux de laquelle ils peuvent seulement devenir utiles, dans leur état actuel; car les faits qui y sont placés par ordre chronologique y restent enfouis dans un chaos dont on ne pourrait les faire sortir qu'avec un travail immense, et encore la plupart d'entre eux se trouveraient tronqués, et par-là même inutiles. On obvierait à ces inconvéniens.

1°. En engageant chaque chef du service aussitôt que la chose serait possible, à caractériser exactement l'affection de chacun des malades confiés à ses soins. Ces caractères énoncés par l'élève dans une des cases du cahier de visite, comme cela se fait dans plusieurs sections du service, seraient chaque jour vérifiés, contrôlés et rectifiés au besoin par le chef lui-même, à mesure que la maladie se dévoilerait plus complétement.

L'élève interne dégagé de la tenue du cahier de visite confié à un externe, aurait pour chaque malade entrant, une feuille séparée, sur laquelle, à son arrivée, il inscrirait son nom, et dresserait un commémoratif rapide du passé, à la suite duquel il continuerait des notes journalières pour les affections

aiguës, et des notes hebdomadaires pour les chroniques.

Chacune de ces feuilles, exactement datée et lisiblement écrite, porterait au haut le nom de l'hôpital, celui du médecin et celui de l'élève, au bas l'analyse succincte des causes, des caractères, de la marche, des périodes, des terminaisons, des effets consécutifs et du traitement de la maladie (1).

3°. Il serait établi un dépôt que j'appellerais volontiers bibliothèque nosocomiale, avec un bibliothécaire et deux adjoints.

4°. Chaque jour ou chaque semaine, selon que le bien du service le demanderait, les feuilles d'observation des malades sortis dans le jour ou la semaine seraient exactement envoyées au bibliothécaire, pour être classées dans les cartons annuels de chaque section du service, en suivant l'ordre de la date de l'entrée du malade.

5°. Le bibliothécaire rangerait chaque jour, à la date de l'entrée et par ordre de maladie, les feuilles

(1) Si l'on fait attention au petit nombre des malades entrans chaque jour et aux journées vides de réception, on concevra la très-grande possibilité de ce travail d'observation, dont la facilité ira croissant par l'habitude. Qui peut douter d'ailleurs, que si le Conseil adoptait ces idées, il ne prît des mesures pour proportionner le travail aux forces présumées de chacun en particulier?

qui lui parviendraient de chaque section du service dont les cartons annuels seraient divisés en douze faisceaux mensuaires, qui eux-mêmes se subdiviseraient en autant de petits faisceaux que la différence des maladies le demanderait.

6°. Outre les feuilles des malades sortans, l'élève interne serait obligé d'envoyer au bibliothécaire nosocomial, dans les trois premiers jonrs de leur admission, la liste des malades entrés dans ses salles, en observant de joindre au nom de chaque malade, la date de l'invasion et le simple énoncé nominal des caractères de sa maladie à son entrée (1).

7°. Le bibliothécaire serait tenu de présenter de mois en mois, ou plus souvent lorsque cela serait jugé utile, un tableau analytique des caractères des maladies populaires régnantes.

8°. Le bibliothécaire, à des heures convenues, communiquerait les bases de ses tableaux et de ses calculs à tous les médecins des hôpitaux qui le lui demanderaient, et aux médecins de la ville qui le désireraient.

(1) Au moyen de cette mesure, on s'apercevrait immédiatement des maladies nouvelles qui surviendraient dans chaque Hôpital; comme par la rentrée des feuilles, on en verrait les caractères confirmés ou rectifiés, la marche développée et le traitement exposé.

9°. On distribuerait chaque année deux premiers prix et un nombre convenable *d'accessit* avec des encouragemens, aux élèves qui auraient mis le plus de perfection dans leur travail, et leurs appointemens seraient augmentés.

10°. L'un des premiers prix serait décerné au meilleur travail fait dans les salles de médecine, et l'autre aux meilleures observations recueillies en chirurgie.

11°. Le jury chargé de prononcer sur le mérite des travaux des concurrens, s'assemblerait dans la bibliothèque nosocomiale, où le bibliothécaire lui soumettrait avec ordre les différens travaux à examiner.

12°. Tous les élèves internes se rassembleraient au moins une fois par semaine à la bibliothèque nosocomiale, où le bibliothécaire en ferait l'appel, et leur donnerait des instructions sur la manière de recueillir exactement les faits et de rendre leur travail uniforme.

13°. Le bibliothécaire ferait successivement aux élèves ses observations sur leur travail, et les redresserait.

14°. Il proposerait au conseil ceux dont le travail mériterait une augmentation d'appointemens, et sa proposition serait soumise à une commission nommée par le conseil, sur le rapport de laquelle il statuerait.

15°. Tout élève dont le travail serait défectueux après un mois, serait d'abord admonesté; puis soumis à une commission à qui le bibliothécaire ferait son rapport si la chose était nécessaire, avec les pièces à l'appui; et il serait même renvoyé et remplacé par un élève interne provisoire, s'il ne pouvait fournir un travail satisfaisant.

16°. Les deux sous-bibliothécaires seraient en exercice pendant quatre ans, et seraient renouvelés par moitié de deux en deux ans.

17°. Le sous-bibliothécaire *sortant* serait remplacé par celui des élèves internes *sortant*, dont le travail aurait été constamment le plus parfait.

18°. Les sous-bibliothécaires faisant fonctions de secrétaires seraient employés par le bibliothécaire pour les vérifications des lieux, pour l'éclaircissement des faits qui le demanderaient, etc.

19°. On formerait peu-à-peu dans la bibliothèque nosocomiale une collection des auteurs et journaux qui ont écrit sur les épidémies, afin que ces ouvrages fussent à la disposition des chefs et des élèves internes et externes des Hôpitaux.

20°. Le service du bibliothécaire serait soumis périodiquement à l'examen d'une commission nommée par le conseil, et quoique nommé à vie, il serait révocable, s'il devenait évident par deux rapports qu'il ne remplit pas ses fonctions.

21°. La place de bibliothécaire serait donnée au concours, d'après un mode déterminé d'examen sur la connaissance des maladies épidémiques.

22°. Le bibliothécaire serait chargé de publier, chaque année, un résumé plus ou moins étendu sur les maladies de l'année précédente, avec les tableaux et les observations particulières jugées utiles. Ce travail formerait l'annuaire des Hôpitaux, qui pourrait alors voir le jour.

23°. Le conseil prendrait, de concert avec la préfecture de police, des mesures pour que les cadavres des personnes mortes dans les Hôpitaux ne pussent jamais être enlevés avant qu'on eût procédé à leur examen, losqu'il serait jugé utile.

Les choses supposées en cet état, j'ai peine à croire que quelqu'un puisse douter de l'exactitude avec laquelle ces fastes cliniques conserveraient la tradition des maladies qui auraient régné tour-à-tour.

Je pense également que tout le monde sera frappé de la facilité, de la promptitude et de la justesse avec lesquelles ce baromètre épidémique ferait connaître les variations, les caractères, la marche, les terminaisons, les effets consécutifs et les meilleures méthodes curatives des maladies régnantes.

Dans ce plan les chefs de service n'ont que les maladies à caractériser; toutes les forces de l'élève sont

employées à l'observation, et tout le travail synoptique est réservé à un homme rendu indépendant par un traitement convenable. Tout y est simple et très-peu dispendieux, tout y est aisé et tout devient utile aux malades des Hôpitaux, aux chefs du service, aux élèves et à la société toute entière.

Et d'abord aux malades des Hôpitaux, car leurs maladies en seraient plus convenablement observées, plus tôt et plus exactement appréciées, et par conséquent mieux traitées.

En second lieu, les chefs du service verront aussi, je pense, une véritable utilité à faire consigner sur les cahiers de leurs visites les caractères morbides accessibles de chacun des malades qu'ils ont à traiter ; car revoyant le lendemain leurs idées de la veille sur la maladie du jour suivant, ils en feraient eux-mêmes chaque jour une critique personnelle, toujours plus facile à supporter que celle d'autrui. Ils confirmeraient souvent leurs premières décisions, et les rectifieraient quelquefois ; les caractères des maladies seraient plus rigoureusement exprimés, et les élèves apprendraient de leurs maîtres à réfléchir, à douter et à repousser les idées exclusives, toujours dangereuses et souvent meurtrières.

En troisième lieu, qui pourrait méconnaître pour les élèves l'importance de les habituer de bonne heure à rechercher avec mesure ce qu'il y a d'es-

sentiel dans les causes des maladies, à mûrir leur sagacité par l'étude de leurs caractères, à exercer leur patience par l'observation exacte de leur marche et de leurs périodes, à montrer leur discernement dans la juste appréciation de leurs modes de terminaison et de leurs effets consécutifs, à porter avec prudence un jugement sur les effets des moyens de traitement employés, à discuter avec réserve ce qui est accessible du mécanisme des maladies et de leur traitement, et enfin à développer leurs facultés et leurs talens dans l'analyse de leurs propres observations? La société trouverait sans doute utile pour elle-même de voir ainsi, par les soins du Conseil général, s'étendre, se perfectionner et se viriliser les connaissances des hommes que les Hôpitaux doivent bientôt reverser dans son sein pour s'y rendre utiles à leurs concitoyens, par la solidité de leurs connaissances dans la plus obscure des sciences, et par leur habileté précoce dans l'exercice du plus difficile des arts.

Telle est enfin la position du Conseil général des Hospices civils de Paris, qu'il est en son pouvoir de créer facilement une bibliothèque et des fastes nosocomiaux, qui pouvant servir de modèles à d'autres établissemens du même genre, donneraient lieu à la formation d'immenses et méthodiques collections de faits exactement recueillis et telle-

ment classés, qu'ils seraient faciles à mettre en œuvre par tous les médecins, au moyen de tableaux hebdomadaires, mensuaires, annuels, et même dans la suite séculaires, qui les guideraient, avec des tables convenables qui pourraient montrer en peu de temps comment une maladie quelconque s'est comportée depuis un nombre déterminé d'années.

La mauvaise foi peut rejeter un témoignage particulier; mais des annales publiques fourniraient des preuves d'un tel poids, qu'elle ne pourrait les récuser sans se dévoiler, et par-là même sans perdre toute son influence.

Si ces vues se réalisaient, on verrait bientôt s'élever une masse imposante de faits, que les flots tumultueux de l'océan des hypothèses trouveraient inébranlable.